

La BD congolaise, équilibre texte image

Bienvenu Sene Mongaba

Dans la production écrite des œuvres de fiction, la bande dessinée est la forme la plus introduite auprès du lectorat dit populaire au Congo. L'histoire de la bande dessinée congolaise commence avec l'influence belge des années quarante mais surtout l'apparition des super héros aussi bien aux USA, en Belgique, en France et en Italie. La tradition part de l'époque d'Apolosa et Kikwata, passant par les Kasa-Duma, Mosekonzo et Sakina, avant l'époque des fanzines Djo F et consort. L'on n'oubliera pas non plus les BD cultes en français comme « Un croco à Luozi », « Mikombe et le Démon », etc.

La bande dessinée du type européen met en avance le dessin et le texte vient en support. Mais progressivement, les bédéistes congolais ont commencé à prendre leur distance avec l'école occidentale pour installer leur propre école correspondant aux attentes de leurs lecteurs. C'est ainsi qu'on verra le texte prendre une place presque égale par rapport au dessin. Puisqu'il s'agit d'un « lisoló », tu dois raconter. Les lecteurs ont besoin de réplique, d'aller au fond du dialogue tout en l'illustrant pour assister presque comme témoin oculaire à l'événement.

Au niveau de la présentation, la BD congolaise a aussi innové. La situation économique d'une part, le rapport à la lecture d'autre part font que la BD congolaise se présente souvent sous la forme fanzine de 12 à 16 pages A5 avec couverture bichromie et intérieur noir et blanc. Cette présentation qui au départ tenait de la situation économique est devenue la norme pour le lecteur. Une BD présentée dans la forme cartonnée A4 et l'intérieur en couleur avec moins de textes fait penser à une BD étrangère et est lue en tant que telle. D'habitude les BD présentées sous cette forme sont écrites en français ce qui renforce encore ce sentiment auprès du lecteur.

Ceci me pousse à parler de la BD sur commande. Le mouvement associatif de coopération au développement utilise la BD pour faire passer le message lié à la prévention contre les maladies, les conflits, l'immigration clandestine ou encore les violences. Tous ces thèmes amènent à l'édition d'un grand nombre de BD mais qui n'ont aucun avenir sur le plan littéraire. Parce qu'elles se présentent de prime abord comme moralisateur et donneur de leçons. Elles sont souvent écrites en français parfois suite à des ateliers de dessin et d'écriture animés par des experts belges ou français. Ce qui a pour conséquence d'installer l'approche occidentale comme normes. Les résultats, ces BD, bien que distribuées sont à peine lues. Et pourtant, ces filons auraient pu être un bon filon pour le financement de la BD congolaise. La faiblesse de cette catégorie de BD, comme nous venons de le dire, se situe d'abord au niveau de la scénarisation.

Ceci part du fait que la plupart des acteurs croient que la forme de la BD congolaise actuelle n'a pas la qualité requise puisque l'on « exagère » la volume du texte, on écrit dans un langage dit « vulgaire » et la qualité de l'impression n'est pas bonne.

Ces remarques faites à la BD congolaise doivent être mises en perspectives. Nous avons deux catégories de griefs.

En ce qui concerne l'impression, il n'y a rien à redire. Il faut améliorer la qualité de l'impression. Même les lecteurs posent le problème de la qualité de l'impression. La qualité du dessin pose aussi un autre problème. Je ne suis pas en train de dire que les dessins sont de moindres qualités. Quand vous prenez les dessins de Patrick Mombili, Alix Fuilu, Al

mata, Tembo Cash, Dick Esale ou d'Asimba Bathy, on ne peut pas parler de la qualité de traits. Ces dessins sont corrects. Ce sont des professionnels faits. Il y en a à l'heure actuelle plus d'une centaine. Ils n'ont pas de leçons à recevoir sinon s'améliorer chacun dans un parcours normal de tout professionnel. Par contre, pour des raisons de survie, nous pouvons nous trouver face à des dessins faits à la va vite pour que « nzungu etoko », que la marmite monte au feu. La responsabilité de telles ratées est à mettre sur le compte des ces dessinateurs qui bâclent leurs travaux. Le lecteur s'en rend compte et la sanction est parfois cache. Mais parfois, la trame de l'histoire l'emporte sur le dessin.

Quand il s'agit de l'équilibre dessin texte, il faut qu'on se le dise une fois pour toute : c'est ça ce qui fait la BD congolaise. Diminuer les textes au profit du dessin enlève la spécificité de la BD congolaise. Puisqu'il est entre le roman et la BD. Les gens n'aiment pas beaucoup lire les romans parce qu'on trouve que « ezali masolo ya kofondé », ce sont des histoires fabriquées de toutes pièces. Par contre, la présence de dessins rend ces histoires « naturelles » non fabriquées. Mais les dessins à eux tout seul empêche d'aller dans le fond de l'histoire.

Le problème du français se pose par rapport au niveau de la maîtrise de la langue par le lecteur. Par exemple, la trilogie, « les voleurs de morts » d'Andrazzi ou « Zamadrogo » de Kojelé, qui sont sortis en français tout en respectant cet équilibre texte dessin, sont appréciés auprès des adolescents des écoles où l'enseignement du français est très poussé. Mais ces mêmes écoliers, taxent d'étrangers d'autres BD écrits et dessinés toujours par des Congolais mais qui respectent le canon occidental. Nous en avons fait l'expérience lorsque nous avons exposé à la foire du livre de Kinshasa (Bibliophilie) en 2007 à l'Académie de Beaux-arts.

L'intérieur noir et blanc ou couleur ne pose pas de problèmes. La vraie raison qui amènent les éditeurs congolais à opter pour le Noir et blanc est lié au coût de revient. Nous avons sorti « Mutos », un livre pour enfant qui tient compte de l'équilibre texte dessin. Pendant que nous sommes en train de rédiger cet article, un élève de la deuxième année secondaire à Boma (400 km de Kinshasa) en RDC, nous a appelé au téléphone pour nous dire qu'ils ont lu « Mutos, la terreur des lézard » en classe. Ça lui a plu et voulait parler avec moi l'auteur. Nous avons les mêmes échos au niveau de Kinshasa.

Mais le problème que nous rencontrons avec Mutos est d'ordre financier. Faire complètement en couleur, ce fanzine de 24 pages revient à 800 francs, l'équivalent de 1 dollar américain. Mais c'est un prix hors de la portée d'un grand nombre. La couleur n'est pas un problème. L'auteur peut choisir le noir et blanc ou la couleur, cela ne pose pas un problème au lecteur.

En ce qui concerne la trame. Comme je l'ai évoqué plus haut, les gens s'intéressent à la BD pour sa valeur littéraire et l'intrigue qu'il faut dénouer. Le scénario doit donc tenir compte de cette approche. Dès que le lecteur perçoit que tu veux lui vendre une lutte contre le Sida ou les enfants soldats, il débloque. Et pourtant, on peut aborder les mêmes thèmes sensibles tout en gardant le caractère littéraire et intrigant. L'aspect moral ou sensibilisateur doit être en filigrane. Le lecteur doit tirer les leçons qui s'imposent par lui-même. Les scénaristes doivent être prudents sur ce point. Quand Serge Diantantu dans son album « Sous le palmier », aborde le problème du Sida, c'est d'abord l'histoire romantique et les attitudes humoristiques des ses personnages qui attirent. Les tomes de Kimbangu mettent en évidence l'histoire de l'homme Kimbangu. La problématique liée à la colonisation ou aux luttes de religion n'apparaît qu'en second lieu.

Les dessinateurs congolais vivant en Europe savent parfois jongler entre les deux mondes. Quand Paluku dessine « Missy », il se conforme à la BD du type européen puisque c'est destiné à ce public. Par contre quand il réalise « Bana Boul », il le fait dans la logique de la BD congolaise. De même que Patrick Mombili quand il décide « Pagaille à Mons » ou « Mbelekete na Ndakisa », il est dans la BD congolaise alors que quand il publie chez Joker, il est dans la BD belge. Il ne s'agit donc pas de la nationalité des gens mais du style. Barly Baruti est un dessinateur belge tout en étant Congolais. C'est ça la force de ces groupes des dessinateurs congolais : ils savent mouvoir en dessinateur de la BD congolaise ou de la BD occidentale.

La BD a un avenir au Congo et pourrait être même le moteur de l'industrie du livre littéraire au Congo. Comme je viens de les décrire, ce qui fait la spécificité de la BD congolaise est l'abondance du texte ainsi que son contenu local. Vouloir pousser les dessinateurs congolais à adopter les normes occidentales, c'est tuer la BD congolaise et pousser ces dessinateurs au suicide économique et artistique. Le lecteur premier est le lecteur congolais et lui veut un livre qui fait la part égale au texte et au dessin. S'il faut mettre en place l'école de la BD congolaise, elle doit se faire sur ce modèle.

La BD congolaise gagnera à trouver des financements pour sa diffusion du type commercial plutôt que dans l'humanitaire. Ici, en tant qu'éditeur, je m'adresse aux investisseurs – je n'utilise pas le terme bailleurs de fonds – aussi bien nationaux qu'étrangers. Mais la réalité étant ce qu'elle est, ce sont des ONG occidentaux qui obtiennent des financements pour soutenir les projets de la BD à travers les thèmes humanitaires. Il faut poser le problème en terme de la réduction de la pauvreté. Il y a donc possibilité de créer de vraies BD tout en véhiculant les messages des thèmes humanitaires.

Pour d'autres investisseurs potentiels, la BD peut être une activité rentable au Congo, puisqu'il est question du tirage conséquent pour atteindre les prix de vente de l'ordre de 0,30€.

Le reste c'est...du bla bla.